

## CHAPITRE 14

### Un Jésus à la carte

Dans l'introduction de son ouvrage monumental *Jesus, a marginal Jew*<sup>1</sup>, John P. Meier note avec une pointe d'humour que les catholiques adorent un Jésus chalcédonien, les protestants un Jésus protestant, tandis que les juifs revendiquent la judéité de Jésus. Il ajoute que parmi les livres écrits sur lui, si nombreux que trois vies ne suffiraient pas à les lire, on retrouve un personnage présentant toutes les caractéristiques imaginables, *du Jésus révolutionnaire violent au Jésus magicien homosexuel, du Jésus fanatique et apocalyptique au Jésus maître de sagesse*. Cette situation étrange est la conséquence de la rareté des sources historiques combinée aux contradictions des récits évangéliques et post-évangéliques. On pourrait aussi ajouter que l'imagination humaine n'a pas de limites surtout quand, en l'absence d'informations et de documents, elle ne s'exerce que sur des mots au gré de la fantaisie ou des intentions de chacun.

L'absence de toute description physique de Jésus dans les évangiles a par exemple de quoi nous intriguer. Par comparaison, l'auteur des Actes des apôtres n'hésite pas à décrire le personnage de Paul. Le physique de Jésus n'avait-il donc rien de particulier ? Rien en tout cas qui ait conduit les évangélistes à en faire mention. Il n'en est pas de même de sa personnalité. La diversité des sources et leur constante réécriture ont composé un personnage aux facettes multiples et qui se fait le reflet des sensibilités et de l'interprétation de chacun. Le même Jésus s'est vu attribuer toutes les personnalités et toutes les préoccupations. Il est tour à tour présenté comme doux ou violent, conservateur

---

<sup>1</sup> La traduction littérale ne rend rien d'intéressant en français et a été remplacée par « Un certain Juif Jésus » dans l'édition française. Le titre du présent ouvrage est inspiré de cette traduction.

---

ou révolutionnaire, confiant ou en proie au doute, humilié ou glorifié<sup>2</sup>. Parfois il vient accomplir la Loi, parfois il vient la remplacer. Les auteurs de toutes ces interprétations peuvent trouver ici ou là une poignée de versets qui appuieront leurs thèses, depuis les plus sérieuses jusqu'aux plus fantaisistes.

Sur le plan narratif, on ne peut que constater que les aventures terrestres de Jésus se concluent sur un échec terrible et brutal, qui plonge ses partisans et son entourage dans la sidération. Ce désastre est immédiatement réparé par le coup de théâtre que constitue la résurrection dont malheureusement l'historicité est moins probable que celle de la mort. Mais l'échec ne s'arrête pas au sort de Jésus, car son discours sur la venue imminente du Royaume n'a pas été suivi des faits, pas plus que son retour personnel pourtant annoncé. Même sa résurrection spectaculaire et miraculeuse a laissé les juifs totalement indifférents, à commencer par Saul de Tarse. L'histoire peut en outre confirmer que le christianisme n'a jamais réussi à s'implanter dans les régions où Jésus a prêché.

L'incompréhension qui résulte de cette situation se prête donc volontiers à toutes les interprétations, et l'imbroglio qui en découle est bien illustré par les différents noms et qualificatifs qui sont appliqués à Jésus, tour à tour Christ, Messie, Seigneur, Sauveur, Agneau de Dieu, Pasteur, Pain de vie, Fils de l'homme, fils de Dieu, vraie vigne, celui qui vient, Prince... Et ce n'est pas la division du christianisme ancien et moderne en de nombreuses Églises et autant de doctrines différentes, élaborées pourtant à partir de la même histoire du même personnage, qui peut apporter de la solidité à ce dossier. Même en éliminant l'immense littérature apocryphe pour nous en tenir aux textes canoniques, le nombre de personnalités attribuées à Jésus, qui semble bien concentrer plusieurs personnages en un seul, tient sans doute autant à l'état d'esprit conservateur des scribes qu'à l'imagination des auteurs. En effet, les compilateurs ont dans bien des cas procédé par addition et répétition. On en retrouve les traces littéraires dans les doublets ou triplets qui émaillent les évangiles. Ils sont aujourd'hui considérés comme l'écho d'une difficulté qui fut posée à un moment donné au compilateur qui, se retrouvant en présence de deux textes qui évoquaient le même événement dans des termes différents, a préféré les répéter plutôt que de choisir. Parfois la répétition est immédiate<sup>3</sup>, parfois elle est renvoyée à un autre

---

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute un écho des préoccupations différentes des écoles qui ont présidé à la rédaction des textes, les uns reportant en Jésus leur attente d'un messie souffrant et encore homme, les autres présentant au contraire un Christ en gloire, sûr de lui et déjà Dieu.

<sup>3</sup> Un bon exemple est donné dans Jn 18,5 et 7 : Jésus demande à deux reprises à ceux qui viennent l'arrêter *qui cherchez-vous ?* On lui dit à chaque fois : *Jésus le nazôréen*, et Jésus répond : *c'est moi*,

endroit de l'évangile. La conséquence est l'extrême importance du matériau qui cumule toutes les traditions et permet d'alimenter toutes les hypothèses. Selon son imagination ou son tropisme, chaque auteur va pouvoir sélectionner les éléments qui lui conviennent le mieux, et son Jésus va adopter des personnalités différentes, révolutionnaire pour les uns, mystique pour les autres, chacun pouvant piocher à loisir dans l'abondante documentation évangélique de tous les éléments susceptibles de justifier sa thèse.

Les évangélistes eux-mêmes nous dépeignent Jésus avec des personnalités différentes : Luc nous présente un Jésus humaniste, soucieux des affligés, sans doute sous l'influence de la source Q, tandis que Jean nous brosse un Jésus qui est déjà Dieu, très sûr de lui en toutes circonstances et dominant toutes les phases de son destin divin. Matthieu et Marc se partagent entre des moments de calme et des accès de colère au gré des circonstances.

## Le Jésus violent

Le doux Jésus compatissant dont il est souvent question dans nos églises a aussi tenu des paroles d'une rare violence, notamment des imprécations et des malédictions de nature apocalyptique que vous aurez peu de chance d'entendre relayées lors des offices. On peut en citer quelques exemples :

*C'est du feu que je suis venu jeter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé. Pensez-vous que je sois venu pour jeter la paix sur terre ? Je ne suis pas venu pour jeter la paix, mais l'épée. Car je suis venu diviser fils contre père<sup>4</sup>.*

ou encore :

*Malheur à toi Chorazin, malheur à toi Bethsaïde (...) et toi Capharnaïm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ? Tu descendras jusqu'au séjour des morts.*

On peut aussi citer l'incroyable verset qui conclut la parabole des mines :

*Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi !* Lc 19,27

Pour quelle raison l'auteur de Luc a-t-il jugé opportun d'ajouter ce verset choquant qui n'apporte rien à l'histoire ? En parallèle, Matthieu ignore ce propos

---

et je vous ai dit que c'est moi. La raison de la répétition est que dans une source, il était aussi question de Judas et pas dans l'autre.

<sup>4</sup> Paroles reconstituées de la source Q, Luc 12 et Mt 10. Frédéric Amsler — l'évangile inconnu – Éd. Labor et fides.

et Marc, qui débute un récit avec les mêmes mots le conclut sur un tout autre thème. On aurait des raisons de se demander de quoi Luc se fait ainsi l'écho.

Jésus refuse aussi à l'un de ses partisans de prendre le temps d'enterrer son père, devoir parmi les plus sacrés chez les juifs, et affirme que pour être son disciple, il faut pouvoir *haïr son père<sup>5</sup>, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie* (Lc 14,26). Ces termes sont si durs que son parallèle, Mt 10,37, doit les remanier dans un sens plus modéré. Les évangiles se veulent aussi témoins d'une certaine animosité entre Jésus et sa famille, depuis sa mère à qui il parle rudement aux noces de Cana : *que me veux-tu, femme ?* jusqu'à ses frères *qui ne croyaient pas en lui*, ou qui *partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : « il a perdu le sens »* (Mc 3,20-21). Jésus n'hésite pas non plus, alors qu'on lui dit que sa mère et ses frères le cherchent, à les ignorer et se retourner vers son auditoire en disant : *voici ma mère et mes frères*. Les traces de dissensions familiales qui traversent les évangiles sont si nombreuses qu'elles sont probablement l'écho historique d'un Jésus chef d'une famille nombreuse, assez exalté pour l'avoir laissée derrière lui au moment de rejoindre le mouvement baptiste et de se lancer dans l'aventure messianiste.

## Le Jésus Zélate

Militant avéré si l'on en juge par tous les matériaux anciens reconstitués, Jésus aurait été selon certains auteurs un révolutionnaire appartenant au groupe des *nazôréens*, signalé notamment dans Ac 24,5. Cette interprétation est étayée par sa condamnation par les Romains et une exécution par crucifixion qui implique un motif politique. C'est de moins le sens du texte du titulus de Jean qui désigne *Jésus le nazôréen* et ajoute pour motif *roi des Juifs*. Cette précision qui n'a rien à voir avec une origine géographique (*Jésus le Galiléen* aurait alors été plus pertinent) nous révèle que le personnage crucifié en question a revendiqué un pouvoir séculier et un rôle politique. Cette revendication messianique, qui n'avait rien d'exceptionnel dans cette région et à cette époque, ne pouvait manquer de poser problème à l'occupant dans une zone stratégique instable.

---

<sup>5</sup> Le décalogue (les dix commandements) exposé dans l'Exode et le Deutéronome enjoignent à l'inverse d'*honorer son père et sa mère*. Se placer ainsi en contradiction radicale avec l'un des points les plus fondamentaux du judaïsme constitue une violence inouïe. Il est même peu vraisemblable que de telles paroles aient pu voir le jour en milieu judaïque. Le parallèle Mt 10,37 est plus acceptable : *qui aime père et mère plus que moi n'est pas digne de moi*.

À l'appui de cette thèse, rappelons que certains disciples de Jésus sont qualifiés de zélotes (Simon), que plusieurs auteurs voient dans l'expression *Iscariote* attribuée à Judas une allusion aux *sicaires*, secte violente proche des zélotes. Le récit de l'arrestation de Jésus évoque la présence d'épée, mentionne que certains disciples étaient armés et qu'un officier y laissa une oreille. Il est aussi admis que les compagnons d'infortune sur la croix étaient des zélotes plutôt que des bandits de grand chemin, de même que le célèbre Jésus Barrabas. L'histoire connaît des traces d'activités subversives dans la région. Il n'est pas exclu que la lettre de Pline, pour peu qu'elle relate une situation authentique, ait visé des actes de résistance à caractère messianique et que l'on ait pu rapidement associer pêle-mêle zélotes, nazôréens, galiléens, sicaires et chrétiens (*christiani* est un mot de formation latine qui devait désigner des messianistes). Enfin, selon Flavius Josèphe, plusieurs personnages prénommés Jésus se sont livrés à des activités violentes, dont un Jésus galiléen et un autre qui investit Jérusalem avec une bande armée. Aurait-on quelque peu mélangé tous ces souvenirs ?

Sur ce thème, le critique Daniel Massé<sup>6</sup> fait du Jésus historique un fils de Juda de Gamala, vrai chef militaire et candidat résolu à la messianité. Mais cette thèse audacieuse ne peut s'appuyer sur aucun des documents primitifs que la philologie s'applique à reconstituer. On peut rétorquer que précisément, cette absence de sources constitue quand même une information, car la destruction systématique des textes historiques de l'époque est anormale et peut résulter de deux causes : soit parce qu'ils étaient muets à propos de Jésus, soit parce qu'ils faisaient état d'un crucifié dont le profil cadrait mal avec le discours de l'Église. Certes, il est facile de faire parler les absents, mais si ces éventuels documents avaient témoigné d'un Jésus historique correspondant à la version de l'Église, il fait peu de doute qu'ils auraient été préservés. Les récits dont nous disposons, notamment ceux de Flavius Josèphe, sont assez peu bavards sur cette époque pourtant sensible. Ils ne semblent pas vouloir relater des événements d'une telle ampleur sous le gouvernement de Ponce Pilate et d'ailleurs, l'histoire n'a pas conservé, au-delà de la violence du discours et de la provocation, le souvenir d'une activité subversive massive. Il faut pourtant qu'il y ait eu un minimum de griefs ou de soupçons, notamment les origines galiléennes et le qualificatif de nazôréen, pour justifier l'attitude hostile et brutale de l'occupant romain.

---

<sup>6</sup> Daniel Massé — L'énigme de Jésus-Christ et Jean-Baptiste.

## **Le Jésus guérisseur**

Cet aspect de la personnalité de Jésus est l'un des plus populaires et il ne fait de doute pour personne tant les interventions de Jésus dans l'intention de guérir les malades qui avaient la chance de croiser son chemin sont nombreuses et diversifiées. L'Église primitive en a fait un véritable cheval de bataille, recherchant dans la multiplication des signes et autres miracles de guérisons la preuve de la divinité de Jésus. C'est l'intention principale de l'évangile de Marc dans lequel, une fois passé le baptême et à peine sorti du désert, Jésus retourne en Galilée pour entamer une véritable carrière de thaumaturge itinérant en se livrant à une série de guérisons et d'exorcismes de plus en plus spectaculaires.

Mais démontre-t-on Dieu par la multiplication des tours de passe-passe ? De nos jours, l'Église s'efforce de se montrer plus discrète sur la question tant il est vrai que le spectacle d'un Jésus imposant les mains, un peu guérisseur, un peu rebouteux, provoque des sourires et fait de l'ombre tant à son Christ paulinien qu'à son Verbe johannique. Mais il n'en est pas de même de certaines sectes protestantes évangéliques modernes qui ont repris ce créneau et exploitent sans vergogne la crédulité humaine et le besoin légitime des plus démunis et des plus fragiles d'être rassurés.

Une importante littérature a épuisé ce thème riche en spéculations : citons la thèse d'un Jésus qui aurait fréquenté les thérapeutes d'Égypte alors que certains auteurs l'imaginent voyageant jusqu'en Inde et même aux confins du Tibet. On peut penser que le personnage du Jésus guérisseur est une élaboration ancienne d'origine palestinienne et sans doute samaritaine, région où les miracles et magiciens pullulaient. L'idée moderne qu'il ait existé des « cahiers de miracles » à la source de Marc, de même qu'il a existé des recueils de paroles est séduisante. Tous les exégètes savent que, de même que les paroles attribuées à Jésus, les péripécies qui évoquent les miracles, les guérisons et autres exorcismes sont rarement circonscrites et repérables dans la chronologie. À la différence des récits synoptiques dont Marc est littérairement le leader, les différentes sources de paroles sont avares de tels faits. Il a été noté, notamment par Pierre Nautin, que plus le temps passe, plus les guérisons marciennes qui relevaient au départ du simple exorcisme prennent un caractère de plus en plus miraculeux, allant jusqu'à des résurrections de morts. L'auteur y décèle un marqueur du caractère plus ou moins primitif ou tardif des sources. Cette évolution se conclut en apothéose avec l'extension du pouvoir de guérison conféré aux apôtres sous l'autorité du Saint-Esprit. Cette appétence pour les signes, les miracles et autres prodiges atteint son paroxysme dans les évangiles

apocryphes, avec le charmant épisode montrant Pierre ressuscitant un hareng qui séchait sur un balcon. Pierre le jeta alors dans une piscine où il se mit à nager et où ceux qui assistaient à la scène purent lui jeter du pain.

Les sources les plus anciennes sont nettement partagées sur cet aspect de la vie de Jésus : les sources de paroles ne parlent pas de guérisons, qu'il s'agisse de Q ou de l'évangile de Thomas. Elles sont une caractéristique du « proto-Marc » qui leur consacre une large place, ainsi qu'à différents miracles, et y trouve prétexte à polémique avec les pharisiens rencontrés. Si tous ces documents si dissemblables sont authentiquement anciens, faut-il alors envisager qu'ils pourraient évoquer avec sincérité des personnages différents ?

## **Un Jésus menteur ou trompé ?**

On prend peu de risque à affirmer que la vie terrestre et historique de Jésus s'achève sur un échec : il n'a pas été reconnu comme messie par le prophète Jean Baptiste<sup>7</sup> et ne lui a pas succédé à la tête du mouvement baptiste après sa mort. Recherchant cette reconnaissance auprès du peuple de Jérusalem, il a attiré l'attention des Romains et s'est retrouvé exécuté comme un bandit. Un de ses disciples l'a trahi et livré, un autre l'a renié en public à plusieurs reprises. Ses soutiens désemparés se sont enfuis et dispersés. Il y a dans les aventures de Jésus quelque chose qui ressemble à une métaphore d'Icare : s'approchant trop près du soleil de Jérusalem, il a fini tragiquement. Au total, pas de messie, pas de restauration davidique du Royaume d'Israël, pas d'instauration de celui de Dieu, pas de fin du monde non plus, ni surtout de libération de la région de l'occupation romaine. Le retour promis pour demain se fait toujours attendre dix-neuf siècles plus tard. C'est le fiasco total, quoi qu'en dise l'Église, et tous les espoirs se reportent alors sur le « Ciel », car c'est une fois de plus des miracles qu'on attend la solution : à une crucifixion de nature historique, on répond par un discours théologique à propos d'une résurrection miraculeuse.

Jésus a-t-il menti ? A-t-il été trompé ? Il est sans doute trop tôt pour se prononcer sur un tel sujet. Les progrès de la philologie nous permettront bientôt de discerner la personnalité et les faits et dires du Jésus initial, s'il en est vraiment un. Qu'importe que le Jésus des évangiles ait eu une attitude

---

<sup>7</sup> Il est assez remarquable que l'Église chrétienne ait élevé au rang de saint ce Jean qu'elle considère comme précurseur et annonciateur de Jésus. Il fut son maître plutôt que son disciple et ses fidèles ont longtemps été concurrents des premiers chrétiens. Pourtant, il suffit de voir le nombre d'églises consacré à saint Jean (Baptiste) pour mesurer l'importance prise par le personnage dans une religion à laquelle il n'a pourtant jamais appartenu.

contradictoire ou insolite, si le fait est légendaire et rapporté un siècle plus tard dans des intentions dogmatiques. L'idée d'un personnage qui se serait laissé quelque peu *embarquer*, et aurait été poussé vers le messianisme par un entourage désireux de profiter de son charisme, est séduisante. C'est une conception qu'on retrouve chez le penseur juif Léo Baeck vers 1930 : Jésus recrutait des hommes qui recherchaient et attendaient le Messie. Il n'est pas donc pas anormal que ces nazôréens aient pu alors croire en lui, même au-delà de sa mort. Le contexte historique se prête bien à cette hypothèse : au milieu des années 30, le courant baptiste a été doublement affecté, dans un premier temps par la disparition brutale de son fondateur, emprisonné puis exécuté, et peu de temps après par celle d'un de ses disciples, dissident, qui avait voulu donner au message de Jean une tournure plus concrète que spéculative. Hérode avait mis fin aux aventures du premier, Pilate à celles du second. Mais leurs disciples étaient toujours présents, notamment la famille du dernier, et en tout premier lieu son frère, Jacques le Juste, à la tête de l'Église de Jérusalem.

Sur quelles sources peut-on s'appuyer pour défendre une telle conception ? Nous n'avons pas retrouvé de traces matérielles de la « troisième source », celle qui doit nécessairement parler de l'ensemble des épisodes qui évoquent l'arrestation, le procès et la crucifixion<sup>8</sup>, puisque le proto-Marc et la source Q sont muets sur la question. Des auteurs chrétiens parmi les plus conformes, tels que Raymond E. Brown, envisagent un tel document comme un récit matthéo-marcien<sup>9</sup>. En effet, après le proto-Marc qui se termine par le repas pascal, on note que Luc se détache du récit et devient imprécis, alors que Matthieu se fait soudain très proche de Marc. Plusieurs indices nous suggèrent que ce texte matthéo-marcien est tardif puisqu'il est inconnu du proto-Marc, de Q et de l'évangile de Thomas. De plus, son auteur connaît mal les pratiques et les interdits de la religion juive, ce qui explique le calendrier invraisemblable et les détails impossibles historiquement, notamment une triple exécution organisée au premier jour de la Pâque juive dans les trois évangiles synoptiques. Il en est de même pour l'ensevelissement qui intervient après le coucher du soleil, c'est-

---

<sup>8</sup> Pour ce qui est de la résurrection, il semble que ce soit un élément tardif puisque le document Passion qui a été réinjecté dans Marc ne semble pas avoir comporté cet épisode, vu la finale courte.

<sup>9</sup> Matthéo-marcien parce qu'il se retrouve dans les deux évangiles. Mais il n'est pas marcier puisqu'il n'est pas repris dans l'évangile de Luc. Il est donc matthéen et sans doute réinjecté dans Marc. D'ailleurs, cela se voit par la volonté de citer systématiquement les prophéties à l'appui des événements, comme dans les épisodes de l'enfance de Matthieu. Il en découle une autre caractéristique : il est tardif. Les épisodes de la Passion seraient-ils alors également tardifs et auraient-ils donc été ajoutés ?

à-dire une fois le sabbat commencé, selon Matthieu et Marc, alors que Luc et Jean le situent avant et expliquent pourquoi. Il faut également se demander comment il convient de traiter les informations qui proviennent de l'évangile apocryphe de Pierre. Il n'y a aucune raison pour un historien de considérer que tel évangile est historique alors qu'un autre serait fantaisiste. Dans l'évangile de Pierre, on retrouve des détails qui ont leur logique et sans doute une origine historique, par exemple la mention portée sur le titulus de *roi d'Israël*, qui est une terminologie plus adaptée à la situation et qui justifie alors aussi bien la colère des autorités religieuses que celle d'Hérode. Un épisode tiré de Luc peut aussi constituer un repère sur le contexte historique à travers ces Galiléens fauteurs de troubles :

*Lc 13,1 : En ce même temps, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices.*

Le caractère irascible et indépendant des Galiléens était assez connu et de nombreuses poussées de violence ont émaillé l'histoire de la région depuis l'arrivée des Romains en 63 av. J.-C. et tout particulièrement depuis la récente révolte de Judas le Galiléen (dit encore le Gaulanite ou de Gamala) à l'époque du recensement, qui avait conduit à la crucifixion de milliers d'insurgés et à la destruction totale de la principale localité, Sepphoris, située à moins de dix kilomètres au nord de Nazareth. Or, s'il est bien un fait parmi les plus établis et les moins contestés à propos de Jésus, en dépit de l'absence de toute attestation chez les auteurs profanes, ce sont ses origines galiléennes, de même qu'une bonne part de son entourage, puisqu'il est dit dans la péricope relative au triple reniement, que Pierre est reconnu à son accent.

## Le Jésus essénien

Une hypothèse tenace et bien argumentée suggère que Jésus aurait été essénien<sup>10</sup>. La découverte des manuscrits de la mer Morte a laissé perplexes de nombreux commentateurs qui ont pu faire le rapprochement entre la personnalité de Jésus et les faits attribués au Maître de Justice. On peut s'étonner que parmi les nombreux courants du judaïsme, seuls les pharisiens et les sadducéens ont fait l'objet de condamnation de la part de Jésus et des évangélistes. Car les esséniens sont totalement ignorés et le mot lui-même ne figure pas dans le Nouveau Testament, alors que la secte est avérée et citée par

---

<sup>10</sup> Stéphane Ruspoli – Le Christ essénien — Éd. Arfuyen

Flavius Josèphe. Cette absence est d'autant plus étonnante que sont cités les différents groupes qui constituent la diversité du judaïsme de cette époque : les pharisiens, les sadducéens et les zélotes, mais aussi les hellénistes et les samaritains. Ces anomalies n'appuient pas la thèse de l'historicité du contenu des évangiles ni les dates supposées de leur rédaction.

À l'évidence, si Jésus a été essénien, il ne l'est pas resté longtemps, car de nombreux faits qui lui sont imputés entrent frontalement en contradiction avec les caractéristiques liées à cette appartenance<sup>11</sup>. Les esséniens par exemple étaient très sourcilleux de pureté et d'abstinence alors que plusieurs passages évangéliques laissent entendre que Jésus prenait des libertés avec les prescriptions alimentaires et hygiéniques, ainsi qu'avec ses fréquentations.

*Lc 7,33-34 : Le Fils de l'homme est venu, il mange, il boit, et vous dites « voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs ».*

En outre, Jésus ne respectait pas toujours les règles pourtant strictes du sabbat et cela lui a été reproché. Mais s'il n'était pas essénien lui-même, il est en revanche certain qu'il les a connus, ne serait-ce qu'en raison de la filiation indirecte qu'avait avec les esséniens la secte baptiste à laquelle il a appartenu, car le courant baptiste ressemble fort à une réinterprétation ou une déviance du mouvement essénien. Les esséniens se qualifiaient eux-mêmes de « pauvres », ce qui est la traduction d'Ébionim, nom sous lequel des groupes de primochrétiens ont été désignés. Si Jésus lui-même n'était pas essénien, il semble bien que le primochristianisme ait été très imprégné des idées esséniennes, ce qui n'a pas été sans perturber les exégètes chrétiens qui tiennent toujours à affirmer l'originalité et la nouveauté du message de Jésus. Hélas, de très nombreux textes trouvés à Qumrân, dits intertestamentaires, contiennent des éléments présents dans le Nouveau Testament appartiennent au paysage quotidien reflété par ces écrits : l'attente de l'avènement d'un messie royal, issu de la tribu de Juda, sa naissance du sein d'une vierge, son caractère de Sauveur, sa fin brutale de « souffrant », l'imminence d'une fin des temps, des guérisons miraculeuses, la Bonne Nouvelle (évangile) apportée aux pauvres, etc. On retrouve ces thèmes dans le *Testament des douze Patriarches*, l'*Écrit de Damas*, le *Livre d'Hénoch*. L'expression de Jean « *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* » est reprise d'un texte antérieur à l'époque de Jésus. Quant au dualisme, l'opposition entre les ténèbres et la lumière, l'esprit de vérité et le

---

<sup>11</sup> Il en est de même des spéculations sur le fait que les termes de nazaréen ou de nazôréen pourraient être en relation avec la notion de nazir.

mensonge, on en trouve de nombreuses traces dans les écrits du deuxième siècle tels que la Didachè, l'épître de Barnabé ou le Pasteur d'Herma.

On peut dès lors suggérer l'évolution suivante : les baptistes sont une émanation apocalyptique et messianiste du mouvement essénien<sup>12</sup> ; les nazôréens de Jésus qui veulent provoquer l'arrivée du royaume de Dieu et pas seulement l'attendre se détachent des baptistes. Après la mort de Jésus, le mouvement poursuit sa division avec la séparation des ébionites. Chaque groupe a été conduit à réinterpréter les faits tels qu'ils survenaient et à adapter ses textes à sa façon. L'Église officielle ayant évolué vers les conceptions pauliniennes d'un Christ sauveur a été un jour obligée d'opérer un tri en déclarant hérétiques les écrits, doctrines et pratiques certes primitives, mais devenues déviantes pour son Christ moderne hellénisé. Qui serait alors essénien ? Le milieu dans lequel évoluait Jésus ou son maître Jean Baptiste ? Différentes pratiques chrétiennes correspondent à des habitudes esséniennes, comme la fraternité des disciples qui passe avant la famille, le tirage au sort dans le but de pourvoir à une charge, le fait de ne conserver qu'une seule tunique et une seule paire de sandales. Le commandement d'aimer chacun son prochain comme soi-même se retrouve dans *l'Écrit de Damas* et le *Testament des Patriarches*. Quand on mesure l'importance des éléments d'origine essénienne dans le christianisme, notamment les deux seuls sacrements mentionnés dans les évangiles, le baptême et l'eucharistie, on est fondé à voir dans une partie du christianisme les traces d'une survivance de l'essénisme.

## Le Jésus baptiste

On peut penser que le baptême de Jésus correspond à un fait historique en raison des difficultés qu'il a posées aux premiers chrétiens et aux rédacteurs des évangiles qui l'ont fortement retraité. En effet, le fait que Jean Baptiste soit capable, d'un simple geste d'immersion dans l'eau, d'opérer un acte de puissance valant rémission des péchés dans la perspective de l'avènement du royaume de Dieu, était déjà difficile à accepter. Mais l'idée que Jésus ait pu se prêter volontairement à un tel rituel en se plaçant de fait en situation de disciple vis-à-vis de son maître baptiste est devenue inacceptable à un moment donné. Or Jean est un personnage historique avéré et d'une grande importance. Plusieurs passages des évangiles montent que la question des positions

---

<sup>12</sup> Les exégètes chrétiens admettent que Jean Baptiste venait de l'essénisme et pourtant, ils tiennent beaucoup à exclure l'idée que Jésus viendrait du même milieu.

respectives de Jean et de Jésus a constitué un problème pour les premiers chrétiens dans un climat de concurrence entre leurs disciples respectifs. Le mouvement initié par Jésus semble bien être une suite, une réinterprétation ou une dissidence<sup>13</sup> baptiste.

Les évangélistes ont cherché à estomper ces difficultés par des procédés littéraires qui seront détaillés dans le chapitre consacré à la thèse du Jésus minimal. On peut le constater en observant l'évolution des récits du baptême de Jésus depuis l'évangile le plus ancien jusqu'au plus récent. Marc place l'épisode au tout début de son évangile. Il est bref et très clair :

*Mc 1,9 : À cette époque, Jésus vint de Nazareth<sup>14</sup> en Galilée, et il fut baptisé par Jean dans le Jourdain.*

Matthieu complète l'épisode : Jean se montre réticent et suggère que c'est à lui d'être baptisé, proclamant ainsi la supériorité de Jésus (Mt 3,13-17).

Luc choisit d'occulter Jean Baptiste dans le récit du baptême en disant qu'à ce moment, il a déjà été arrêté. Il se limite à ce récit bref et ambigu, qui supprime la scène du baptême :

*Lc 4,21 : Comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi fut baptisé.*

Quant à Jean, il assigne au Baptiste une simple fonction de témoignage en faisant affirmer la transcendance de Jésus par un tardif « *avant moi, il était* » (Jn 1,30). Mais on peut lire et relire le passage, à aucun moment il n'est question du baptême de Jésus.

Il serait donc difficile de soutenir qu'un fait aussi gênant, dont on voit comment il a dû être retraité littérairement, ait pu être inventé par les premiers chrétiens ou élaboré tardivement. Il est forcément historique que les chrétiens ont été conduits à agréger des éléments d'origine baptiste. Ce qui peut paraître troublant, c'est que loin d'oublier l'existence du mouvement baptiste, les Actes reviennent sur le sujet et nous révèlent que l'entreprise de Jean s'était diffusée au point d'être connue très loin du Jourdain, un quart de siècle seulement après la mort de Jean et de Jésus, ce qui en dit long sur l'importance respective des deux personnages et la subsistance de leurs mouvements et de leurs adeptes.

<sup>13</sup> En Jn 3,22, Jésus et ses disciples baptisent au même endroit et les disciples de Jean s'en plaignent auprès de leur maître. Les pharisiens en sont témoins (Jn 4,1) et Jésus l'apprend.

<sup>14</sup> La précision *de Nazareth* n'est pas authentique, ce qui veut dire que l'évangile de Marc ne connaît pas Nazareth, pas plus qu'il ne connaît Bethléem, la vierge Marie et le rôle du Saint-Esprit.

*Il arriva (...) que Paul (...) vint à Éphèse, et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit : avez-vous reçu l'Esprit saint après avoir cru ? Et ils lui dirent : mais nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit saint est. Et il dit : de quel baptême donc avez-vous été baptisés ? Il ils dirent : du baptême de Jean. Et Paul dit : Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Et ayant oui, ils furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus, et Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit saint vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent. Et ils étaient en tout environ douze hommes.*  
(Ac 19, 1-7)

Si les évangiles se montrent de plus en plus discrets à propos du baptême lui-même, ils se rattachent en enjolivant l'épisode par le ciel qui s'ouvre, la descente visible de l'Esprit sous la forme d'une colombe et par une voix céleste bien audible. Cette manifestation intervient dès que Jésus est relevé de l'eau, selon Marc et Matthieu, mais après le baptême et alors que Jésus est en prière selon Luc. Quant à Jean, il fait témoigner de l'événement le Baptiste en personne. Il faut bien admettre que ces faits sont avant tout d'ordre littéraire plutôt qu'historique, car dans de telles conditions, on s'explique mal que le Baptiste ait pu douter ultérieurement de Jésus, que ses disciples aient pu contester que Jésus recrute lui-même des émules, et que l'investiture royale ne lui ait été conférée qu'après sa résurrection. Si l'événement s'était produit selon le scénario johannique, le premier geste du prophète Jean Baptiste aurait été d'oindre Jésus séance tenante et de le proclamer Christ en présence et à la face de tous.

De même, sur un plan théologique, on peut s'interroger sur la valeur ou même la simple utilité du baptême par lequel Jésus reçoit l'Esprit de Dieu, vu qu'il est Dieu lui-même et l'Esprit par la même occasion. Cette remarque ne concerne que les synoptiques, car l'auteur de Jean a bien identifié le problème et évacué le baptême. Sur un plan rituelique, il nous faut constater que le baptême conféré par Jésus ou par ses disciples n'est pas une pratique juive. Les évangiles ne disent pas que Jésus a pratiqué lui-même le baptême, mais seulement ses disciples, ce qui semble bien être le retraitement littéraire d'une difficulté. Quant aux Actes, ils distinguent le simple baptême d'eau donné par Jean et le baptême de feu (origine Q) ou d'Esprit saint (origine Marc) conféré au nom de Jésus. Ces différences pourraient constituer la trace d'un compromis entre les deux sectes, Luc scellant l'union en faisant de Jésus et Jean Baptiste des cousins, au moyen d'un parallélisme bien calculé entre les maternités miraculeuses d'une Elisabeth âgée et d'une Marie vierge.

On peut aussi noter l'évolution que connaît le *baptême de repentance en rémission des péchés*, conféré par le Baptiste, transformé en l'espace de quelques années en une *rédemption* obtenue par le sang ou par la *grâce*, expressions caractéristiques du vocabulaire paulinien et dont la présence (rare) dans les autres textes n'a probablement pas d'autre explication que des corrections ultérieures. Les spécialistes ont bien compris depuis deux siècles que nous nous trouvons en présence de deux religions dont l'une a absorbé l'autre et réaménagé ultérieurement les traces.

## Le Jésus humaniste

Une tradition tenace insiste sur des paroles de sagesse admirables qui font de Jésus un précurseur encore de nos jours. On cite souvent le fameux :

*Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. (Jn 13, 34)*

Ce commandement est répété en Jn 15,12 et 15,17, mais malheureusement, il est absent des synoptiques. Chez Paul, on le retrouve en Ro 13,8 et en 1 Th 4,9. Cette dernière citation correspond au tout premier texte connu, censément écrit en 50-51, un exploit quand on sait que Paul ne sait rien de Jésus. On retrouvera cette expression dans les épîtres catholiques de Pierre 1Pi 1,22 et de Jean : 1Jn 3,11 ; 3,23 ; 4,7 ; 4,11 ; 4,12 et 2Jn 1,5.

Cette formule à l'histoire étrange résume de nos jours toute l'originalité et toute l'humanité du message chrétien. Ce discours passe pour révolutionnaire dans notre monde de violence — mais a-t-il jamais été serein ? — et se révèle toujours d'actualité. Malheureusement, si ces paroles sont belles, il est peu vraisemblable que Jésus les ait prononcées. L'étude des versets Jn 13,34-35 révèle en effet qu'ils sont un ajout tardif du dernier réviseur de l'évangile de Jean, issu de l'école paulinienne<sup>15</sup>. Ils ne figurent dans aucune autre source. Dans l'évangile de Jean, ce commandement est présenté comme un élément nouveau alors qu'il est très proche du classique *tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Lv 19,18). Repris dans la 2<sup>e</sup> épître de Jean citée plus haut, il est alors présenté comme ancien. Conscient des risques de cafouillage, l'auteur de la 1<sup>re</sup> épître de Jean cherche à concilier les deux notions :

*Mes bien-aimés, ce n'est pas un commandement nouveau que je vous écris, mais un commandement ancien... (1Jn 2,7)*

---

<sup>15</sup> Identifiée comme « Jean IIB » selon la terminologie de Marie-Emile Boismard, synopse T3.

*Car tel est le message que vous avez entendu dès le commencement : que nous nous aimions les uns les autres. (1Jn 3,11)*

Sur ce beau thème de l'humanisme, on évoque moins souvent certains sujets plus délicats sur lesquels Jésus ne s'est pas exprimé : s'il est choqué par les changeurs<sup>16</sup> qui opèrent près du temple, il ne l'est pas par l'esclavage. Et si lui-même paraît moderne dans son approche du statut de la femme, il ne sera pas suivi par son apôtre Paul qui répétera de manière beaucoup moins humaniste dans plusieurs épîtres :

*Ep 5,21 : Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, parce que le mari est chef de sa femme ;*

*Ep 6,5 : Esclaves, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement.*

*Col 3,22 : Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le seigneur ;*

*Col 3,22 : Esclaves, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair ;*

*1Th 2,3 : Que la femme apprenne en silence, avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre autorité sur l'homme, mais qu'elle soit dans le silence. Car Adam a été formé le premier, etc.*

*1Pi 2,11 : Que les domestiques soient soumis à leurs propriétaires avec toute la crainte, non seulement à ceux qui sont bons et raisonnables, mais aussi à ceux qui sont difficiles ;*

*1Pi 3,1<sup>17</sup> : Vous, de même, femmes, soyez soumises à vos propres maris...*

Ces exhortations à la tonalité nettement moins moderne et humaniste que le discours de Jésus sont rarement citées dans les offices et encore moins lues lors des cérémonies de mariage. Dans le domaine des mœurs, il apparaît que Jésus se montrait plutôt indulgent si l'on s'en réfère aux péripécies concernant la

---

<sup>16</sup> L'activité des changeurs se comprend aisément : les croyants arrivent de toutes les parties du monde avec des monnaies différentes. Il faut donc les changer en monnaie locale et cette activité n'a rien de choquant, y compris si elle se pratique aux abords du temple, là où on achète les agneaux et les colombes.

<sup>17</sup> Il est difficile d'attribuer à Pierre des épîtres à la tonalité si typiquement paulinienne.

femme adultère, le centurion romain, la Cananéenne, sans parler de la présence dans son entourage de prostituées et de publicains. Il est généralement admis que l'épisode charmant de la femme adultère que Jésus refuse de condamner et de laisser lapider, et qui se trouve actuellement dans l'évangile de Jean (Jn 8,1-11), appartenait primitivement à celui de Luc ainsi qu'en attestent des écrits recopiant des versions très primitives. Il en aurait été retiré sous l'influence d'un réviseur paulinien, gêné par un tel pardon, et qui aurait craint qu'il ne constitue un encouragement à une liberté des mœurs. Retrouvé ultérieurement, il aurait alors été intégré<sup>18</sup> dans l'évangile de Jean. L'histoire ne nous dit pas si ce retour en grâce de la péricope fut opéré sous l'inspiration du Saint-Esprit. Vis-à-vis des juifs, les évangiles nous présentent Jésus taçant<sup>19</sup> les scribes et les pharisiens, expression qui désigne la hiérarchie ecclésiastique dominante du moment, et d'une manière générale tous les hypocrites. Mais il ne lance pas l'anathème sur les juifs<sup>20</sup> en général. Malheureusement, par la suite, ni Paul ni les rédacteurs des évangiles ne se gêneront. On serait curieux de savoir si Jésus aurait approuvé la phrase de Matthieu<sup>21</sup> :

*Tout le peuple répondit : nous prenons son sang sur nous et sur nos enfants »*  
(Mt 27,25)

... ainsi que l'antisémitisme auquel ce verset a servi de justification jusqu'à une époque moderne.

Pour Jésus, le premier devoir est vis-à-vis de ses semblables. Peu de temps après cette époque, selon Clément de Rome, le premier devoir du chrétien sera l'obéissance. Mais à quoi et à qui ? Dans quel évangile et dans quelle parole de Jésus, Clément a-t-il bien pu puiser son inspiration ? Son excuse est probablement que de son temps, les évangiles n'étaient pas encore écrits.

---

<sup>18</sup> Intégré plutôt tardivement, car cette péricope est absente du papyrus P66 ainsi que des codex Sinaiticus, Vaticanus et Ephraemi. Le texte grec de référence NA28 la signale comme apocryphe par des doubles crochets et la TMN des Témoins de Jéhovah la supprime carrément.

<sup>19</sup> On est aussi en droit de se demander si l'animosité de Jésus à leur endroit tenait à des questions de pratiques religieuses ou plutôt à leur collaboration avec l'occupant romain.

<sup>20</sup> Comme l'ont fait remarquer un certain nombre d'auteurs, nous sommes gênés en traduisant en français les notions « juif » et « judéen », signifiant parfois les croyants, parfois spécifiquement les habitants de la Judée, parfois même les autorités du Temple.

<sup>21</sup> Ce verset n'a pas de parallèle dans les autres évangiles. Les exégètes modernes attribuent désormais cette phrase, car ils trouvent l'expression typiquement lucanienne et parce qu'elle se retrouve aussi dans Ac 5,28.

## Le Jésus apocalyptique

Au sein du monde juif, très divers à l'époque, l'idée d'une fin du monde imminente est bien antérieure à Jésus. Les événements que vivaient la Palestine et le peuple juif étaient si traumatisants que l'idée d'apocalypse, genre déjà ancien et répandu, a pu retrouver un regain de popularité, notamment sous l'influence de Jean Baptiste et de tous les groupes qui attendaient le retour d'Élie. On retrouve aussi des traces de cette de thèse de la fin des temps dans le corpus paulinien. Même le comportement atypique du célibataire Jésus le suggère, car ne pas être marié et père de famille nombreuse à son âge était largement hors des normes sociales et religieuses de son temps. Mais c'est plus compréhensible si le monde est destiné à finir prochainement et le discours de Jésus est assez ambigu sur ce thème. On ne sait pas s'il s'agit de la fin du monde ou de la fin d'un monde, car Jésus utilisait volontiers le langage imagé propre au parler oriental (détruisez ce temple...). Cette idée de la fin du monde imminente est une trouvaille. On pouvait ainsi à peu de frais être sauvé et échapper à des événements dramatiques réputés très proches. À l'appui de cette thèse, la destruction du temple de Jérusalem, thème assez récurrent, était présentée dans une optique apocalyptique où l'on avait l'impression d'être en présence d'une manifestation de l'au-delà. Les ruines du temple témoignaient pour Jésus. Ainsi apparaissent dans la bouche de Jésus des prophéties :

*Mc 13,2 : vois-tu ces grands édifices, on n'y laissera pas une pierre sur l'autre et il ne sera pas reconstruit ;*

*Mt 23,38 : cette maison qui est la vôtre sera détruite, ravagée ;*

*Lc 21,20 : quand vous verrez votre Jérusalem encerclée par des armées ennemies, vous saurez que sa fin est proche.*

On pourra noter la distance (*votre Jérusalem, votre maison, ces édifices*) plutôt étrange pour un juif tel que Jésus, nouvel indice d'une rédaction tardive dans un milieu très différent. Quant aux prophéties, elles sont généralement de plus grande valeur quand elles sont proférées avant l'événement plutôt qu'attribuées rétroactivement. C'est une raison de plus pour les uns de rajeunir, mais aussi pour les autres de vieillir les évangiles. Cette annonce intervient dans un contexte juif qui avait de manière permanente en tête des épisodes tels que le déluge ou la destruction de Sodome et Gomorrhe, et était friand d'apocalypses de tout poil, qu'il s'agisse des récits de nature apocalyptique de l'Ancien Testament, que des nombreux ouvrages analogues dits « intertestamentaires ». En fait, l'évangélisation et la création des Églises chrétiennes semblent bien

avoir été menées dans un climat d'urgence. L'évolution de la christologie peut en partie s'expliquer par l'effet du temps : dans les temps apostoliques, l'épisode Jésus était d'une actualité assez récente et les premiers chrétiens ont pu vivre dans la perspective de son retour annoncé comme imminent. Après tout, n'était-il pas déjà revenu en personne entre sa résurrection et son Ascension ? Mais trois siècles plus tard, le personnage est devenu ancien et plus immatériel, et le Fils a passé bien plus de temps assis à la droite du Père que le Jésus historique n'en a consacré à déambuler en Palestine. La christologie s'en ressent. On ne se pose plus la question de la nature du Fils sur Terre, mais de ce qu'elle a pu être pendant un instant. Et le discours d'apocalypse est passé de l'actualité au registre du symbolisme ou de la tradition.

## **Un Jésus juif**

Oui, on aurait tendance à oublier que le judaïsme est à la fois la religion et la culture de Jésus, que jamais il n'a prétendu le contraire, et que jamais il n'a suggéré la création d'une religion différente, même une fois converti au baptême de Jean. En revanche, il est manifeste qu'un certain nombre d'ajouts tardifs dans les évangiles s'engagent et l'engagent sur une autre voie.

Confrontés à la critique très dure de Jésus à l'encontre des pratiques trop formelles des scribes et des pharisiens hypocrites, les premiers chrétiens ont réagi de manière différente vis-à-vis de l'héritage vétérotestamentaire. Que fallait-il en faire ? Le respecter à la lettre en ajoutant les croyances chrétiennes au judaïsme, comme le souhaitait l'Église de Jérusalem de son frère Jacques, ainsi que Pierre et Jean ? Lui faire prendre un grand virage dans le monde païen et renoncer par exemple à la circoncision et à certains interdits, notamment alimentaires, à l'instar de Paul ? Ou même rejeter radicalement l'Ancien Testament comme l'ont voulu par la suite Marcion et les gnostiques ?

Parmi les exégètes modernes, certains ont maintenu cette volonté de se tenir le plus possible à l'écart de l'ancienne religion judaïque. Ainsi le théologien protestant libéral Von Harnack souhaitait couper radicalement Jésus de son milieu juif d'origine et le séparer de toute idée mystique et apocalyptique, pour se consacrer à l'enseignement contenu dans les évangiles. Il estimait que cet encombrant héritage constituait un frein à la nouvelle Église. Ce faisant, Von Harnack déniait des origines juives aux évangiles au point que des auteurs tels que François Blanchetière n'ont pas hésité à le qualifier de Marcioniste !

On peut signaler certains passages des évangiles particulièrement suspects : dans le prologue de Jean, la phrase *et le Verbe était Dieu* rompt le rythme et la poésie du texte. Il constitue une véritable négation de toute la croyance juive qui distingue radicalement Dieu des hommes. Très vite, la religion chrétienne s'est tournée vers le Christ, entité divino-humaine, selon une conception radicalement étrangère à la pensée juive qui a toujours refusé d'accorder un statut divin à un homme, même à Moïse. Pour Maimonide (1138-1204), Dieu ne saurait se dégrader en se faisant homme. Les juifs nient aussi la prédestination du fait du libre arbitre. Ils ne peuvent admettre que Dieu qui est bon et juste ait pu condamner son Fils à être exécuté pour des crimes qu'il n'avait pas commis. Il y a tout lieu de penser que cette intention et les textes qui vont dans ce sens n'appartiennent pas à la primochrétienté, mais plutôt au néochristianisme dont l'élaboration est postérieure d'au moins deux siècles à la mort de Jésus.

Dans le même ordre d'idée, on peut critiquer l'évolution du monothéisme strict de l'univers juif qui s'oriente progressivement vers une multiplication des objets de la foi : Père, Fils, Saint-Esprit, Trinité, Vierge Marie, Saints, Croix, reliques, cœur sacré... etc. On peut considérer que la naissance de l'islam vient en partie s'inscrire en réaction face à ces dérives. Dans le monde juif, les prophètes et les sages sont toujours sortis du peuple et n'ont jamais cherché à constituer des castes ou des sectes. Or Paul a voulu abroger la Loi et imposer des conceptions tout à fait personnelles, inconnues du Jésus des évangiles : le mystère, la foi, la grâce et surtout l'Église. Quant au Christ, personnage oint par un prophète, il s'agit toujours d'un homme remarquable qui a guidé Israël dans un moment crucial de son histoire, et en aucun cas d'une divinité. Il est impensable que de telles idées soient issues du monde juif.

Le quadruple sens des écritures juives a aussi échappé aux chrétiens au fur et à mesure qu'ils se sont séparés de la synagogue. On en est venu à prendre au pied de la lettre des expressions et des récits largement figuratifs et destinés à être interprétés et débattus. Avec les Latins Ambroise et Augustin, cette reprise en main à l'occidentale a dénaturé le message d'origine. Autre exemple à propos du vocabulaire : l'emploi du mot sauveur « Sôter ». Ce mot est assez rare dans l'Ancien Testament. Il est inconnu de Marc et de Matthieu, les évangiles les plus hébraïques, et il apparaît quatre fois dans Luc (dont une pour désigner Dieu) et une fois dans Jean. Il est en revanche très présent dans l'ensemble Luc/Actes, et particulièrement développé dans les écrits pauliniens et les épîtres catholiques. Cette présence chez un helléniste tel que Luc, et aussi dans les épîtres, peut constituer sinon un marqueur, du moins un indice d'élaboration plus tardive. On y retrouve une analogie avec la présence des termes *Christ* et surtout *Jésus-*

*Christ.* Dans les Actes, la théologie est concise et bien élaborée : Jésus est le sauveur promis qui apporte à Israël la repentance et le pardon des péchés. Il est issu de la maison de David et de la ville de David. Ce discours constitue un véritable contresens à l'égard de l'Ancien Testament pour lequel le sauveur est nécessairement Dieu lui-même (cf. Lc 1,47).

## Un Jésus déjà chrétien ?

Dans les Actes comme dans les épîtres, on ressent les efforts déployés par Paul afin de « déjudaïser » Jésus. Et il n'y a pas mal réussi : demandez à un croyant français quelle était la religion de Jésus et il y a quelques chances pour qu'il vous réponde « catholique ». Paul lui fait dire que la circoncision vraie est celle du cœur, que personne ne vous condamne pour le manger et le boire, ou sur le sujet des jours de fête, des nouvelles lunes et du sabbat. Imaginez la sainte fureur de son frère Jacques, de Pierre et de tous ceux qui estimaient que Jésus n'était pas là pour abolir la vieille Loi, mais pour l'accomplir. D'autant que Jésus l'avait dit lui-même...

*Car je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre jusqu'à ce que tout soit arrivé.*  
Mt 5,18

... même si le mot de *iota* dans la bouche de Jésus, et s'appliquant aux écritures juives, a de quoi faire sourire.

## Le Jésus mythique totalement inventé

Cette thèse qui rencontre de moins en moins de succès a pour origine le fait que de très nombreux détails de la vie de Jésus ont leur équivalent dans la plupart des mythes antiques. Et ses tenants peuvent ainsi citer à longueur de pages les divinités nées dans une grotte, d'une vierge, au solstice d'hiver, ou réalisant toutes sortes de miracles. Par définition, un tel Jésus qui n'aurait pas existé du tout est difficile à décrire, et les tenants de la thèse mythiste ne se privent pas pour y voir la justification de la multiplicité des personnalités attribuées à Jésus. S'il ne fait pas de doute qu'ils ont raison quand il s'agit de justifier de l'habillage du personnage principal qui a été à l'évidence amplifié par tous les mythes de l'époque au fur et à mesure de la construction du christianisme, peut-on envisager un Jésus purement théologique qui aurait été greffé sur rien ?

Il convient de rappeler que de nombreux défenseurs de cette thèse sortent des rangs de l'Église et que parfois la frontière est difficile à établir entre un

Renan qui aménage, un Loisy plus incisif et un Couchoud qui refuse. Quant à Bernard Dubourg dont il a déjà été question, il aborde la question non par les anomalies du récit, mais par la langue même, faisant des aventures de Jésus et de Paul un midrash chrétien, c'est-à-dire un texte signifiant élaboré à partir de textes anciens, d'où il résulte un Jésus anhistorique et totalement artificiel, construit par des biblistes juifs à partir des techniques de la kabbale.

La thèse mythiste a récemment connu un regain de succès avec les travaux d'Earl Doherty qui soutient, dans *The Jesus Puzzle*, que le personnage de Jésus fut construit après celui d'un Christ sauveur, et que les premiers écrits et auteurs chrétiens n'avaient jamais envisagé ni décrit la vie d'un homme.

### S'il faut choisir...

S'il faut prendre parti entre toutes ces personnalités concurrentes, sans doute peut-on chercher les dénominateurs communs. L'absence de sources avant les années 160, l'existence historique d'un courant baptiste avéré autour de ce Jean Baptiste cité dès le début des quatre évangiles, qui bénéficie de références historiques indiscutables et nous a laissé le baptême, conduit à un Jésus « minimal » sous la forme d'un homme, prêcheur et guérisseur en Palestine, dont différentes traditions nous rapportent les paroles, les gestes ou le souvenir. Jésus se serait séparé du courant baptiste auquel il avait adhéré par le baptême de Jean<sup>22</sup>, préférant une prédication plus active, itinérante et militante. Reprenant le flambeau après la mort du Baptiste, il aurait fait des adeptes et aurait mal fini, pressé par un entourage qui aurait fondé quelques espoirs sur son charisme et voulait voir en lui un messie davidique libérateur. Sur ce noyau, dans le contexte d'attente générale d'un « retour », se serait greffée la thèse du messie ressuscité, auquel croyait Paul, puis plus tardivement, toutes les légendes évangéliques créées à partir de souvenirs, de mythes et d'amplifications destinés à cimenter l'ensemble. S'ajoutent aussi des traditions concernant d'autres personnages de l'histoire, que cite Josèphe, et qui présentent des similitudes troublantes, notamment plusieurs portant le même nom ou ayant vécu des faits similaires (le Jésus faux prophète flagellé, le Jésus ami de Josèphe qui fut crucifié entre deux voleurs, le Jésus galiléen qui investit Jérusalem). Quant aux auteurs de miracles, ils étaient légion à l'époque, Dosithée, Simon le mage et surtout Apollonios de Tyane, le « Christ grec ». Le Jésus évangélique que nous connaissons serait alors

---

<sup>22</sup> Les synoptiques présentent une logique : baptême, adhésion à la secte baptiste (désert) et tentation. L'évangile de Jean, qui présente un Jésus déjà divin et totalement maître de lui, s'inscrit en opposition puisqu'il n'est plus question de baptême, de retraite au désert, ni de tentation.

un personnage composite, compilation ou synthèse entre un nazôréen historique crucifié, des éléments de doctrine et des discours venus des milieux baptistes, différents magiciens qui ont parcouru la région, des légendes orientales et des conceptions gnostiques et philosophiques. Les documents définitifs seraient alors tardifs, chacun complétant ou infléchissant les tendances du temps : en réponse à la thèse d'un Jésus envoyé tout adulte sur Terre (Marcion), on aurait inventé les récits de l'enfance qui ne se trouvaient pas initialement dans Marc. Par la même occasion, on aurait fait naître Jésus à Bethléem pour contrecarrer les critiques des Juifs qui le savaient originaire de Galilée, ce qui interdisait une revendication messianique. Pour réfuter les thèses docètes qui portaient sur le caractère essentiellement apparent de ses aventures, des récits plus humains auraient été ajoutés. En somme, le Jésus de l'Église serait un personnage patiemment construit.

Il est tentant d'envisager l'existence à cette époque de plusieurs mouvements philosophiques et religieux qui auraient fini par fusionner. À l'origine, on trouve une histoire de famille : Jésus, aîné d'une famille nombreuse, quitte brusquement le milieu familial pour rejoindre la secte baptiste de Jokânan, retirée au désert, prêchant la fin du monde et le rachat des péchés par le baptême. Mais Jésus veut en faire moins sur la rigueur et l'attente du royaume, et davantage sur l'action. Il souhaite étendre ce message et dénoncer nettement le dévoiement des prêtres de Jérusalem qui s'accommodent si bien de l'occupation romaine. Cette contestation, qui pouvait être tolérée sur les bords du Jourdain et exprimée seulement à l'intention de ceux qui s'étaient déplacés pour l'entendre, finit par provoquer des troubles quand la secte entreprend d'étendre son influence sur des régions entières, depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Il est d'ailleurs assez probable qu'elle s'y soit déjà installée du temps de Jésus. Assez rapidement, Jokânan finit mal, de même que Jésus, d'autant qu'il s'est déclaré messie. Les fidèles et continuateurs, notamment sa famille et son frère Jacques d'après Flavius Josèphe, sont désemparés après la disparition coup sur coup des deux leaders. Il faut rebondir. L'époque est propice aux miracles. Il y a des magiciens et des guérisseurs à tous les coins de rue. Que Jésus l'ait été lui-même ou qu'on lui ait attribué les talents d'un Simon, d'un Dosithée ou d'un Apollonios ne change rien à l'affaire : en peu de décennies, plusieurs traditions se mettent en place. La première concerne un prophète itinérant, homme sage, dispensateur de paroles dans un style imagé bien oriental, ponctué d'énigmes, de proverbes et autres paraboles. Prophète apocalyptique, il croit dans un avènement prochain du royaume de Dieu. Son souvenir, mélangé à celui du Baptiste, se retrouve dans les sources de parole qui donneront Q et la partie

originelle de l'évangile de Thomas. La pratique reste globalement celle d'un judaïsme réformé, teinté d'un dualisme simple dans l'esprit de la Didachè. La deuxième tradition concerne un Jésus exorciste, guérisseur et faiseur de miracles, qui baptise dans l'Esprit saint dans l'attente d'une fin du monde imminente, et lui aussi entouré de partisans. C'est le témoignage de Marc, qu'il provienne de Pierre ou de traditions orales. La troisième source est plus tardive. Elle concerne un de ces activistes galiléens/nazôréens qui s'est proclamé messie et que Rome traite systématiquement par une mise à mort spectaculaire : la crucifixion publique. Mais cet homme est entouré d'une famille qui entretient le souvenir d'un messie. Enfin, une tout autre école déploie un concept qui va bien au-delà du souvenir d'un homme. Porteuse d'une notion nouvelle du « Christ » messie sauveur universel qui n'a plus rien à voir avec l'oïnt d'Israël, elle récupère le discours de ce candidat messie qui serait ressuscité. Il devient alors moins un homme réel qu'un Dieu. On ne s'intéresse donc ni à ses origines ni à ses aventures, sa doctrine ou ses paroles. Seul compte son statut de Sauveur ressuscité. La philosophie, le symbolisme et l'ésotérisme sont alors très présents. L'influence de la gnose et de l'hellénisme sont manifestes. Ce courant paulinien s'empare des premiers textes, influence Jean, complète, corrige et oriente les autres évangiles et les épîtres dans son sens, jusqu'à les absorber. Il amalgame des éléments de morale sociale au fur et à mesure que la fin des temps s'avère moins imminente que prévu.

Pour les auteurs critiques, il faut imaginer deux religions, une palestinienne qui connaît un Jésus nazôréen mais ignore la notion de sauveur, et une helléniste qui se réfère à un Christ sauveur qui n'a rien à voir avec un personnage réel. Au deuxième siècle, en particulier après 135, de grands esprits vont hériter et s'emparer de ces traditions disparates qui commencent à faire l'objet d'écrits, et vont chercher à les imposer, parfois à les fusionner. Qui va l'emporter ? Cerdon, Cérinthe et Marcion, qui ont nettement réécrit Paul, à supposer qu'ils ne l'aient pas totalement inventé, et qui veulent un Dieu universel gnostique, se heurtent à Clément, Justin, puis Irénée qui refusent l'abandon des Écritures juives et se souviennent de cette tradition de l'homme mort sur la croix à Jérusalem. De cette tentative de synthèse vont naître les textes que nous connaissons aujourd'hui, avec pour souci d'accorder le personnage de Jésus avec tous les prophètes de l'Ancien Testament (école judéo-chrétienne), ou incorporant tous leurs mythes (école helléniste). On retrouve la trace des deux préoccupations contradictoires dans Matthieu.

L'Église ne va pas rechercher bien longtemps la réalité historique de son fondateur présumé. Elle va choisir et défendre ses textes, et surtout installer son

clergé face à la tentation hérétique qui s'empare de toutes ces traditions et contradictions. Le christianisme de cette époque, c'est pour les uns un homme Jésus qui n'a rien d'un dieu, ou un dieu qui n'avait d'homme que les apparences, ou un sacrifié dont il faut suivre l'exemple, voire un sage dont il faut méditer l'enseignement. On s'éloigne du Messie d'Israël et du prédicateur Jésus. Mais les traditions vont survivre longtemps, même lorsque l'orthodoxie sera bien établie. L'Église regarde droit devant elle et ses conciles seront ensuite des règlements de comptes internes inspirés par les intérêts de Constantin plutôt que par le Saint-Esprit. Le néochristianisme est parachevé par l'incorporation tardive de tous les mythes appréciés à l'époque, amalgamés sur la personne de Jésus : la naissance miraculeuse, la fuite en Égypte, l'eau changée en vin, etc. Les textes sont encore complétés, notamment par une parole de Jésus sur la croix chez Luc (Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font), par la finale de Marc (après Mc 16,8), ou par l'épisode de la femme adultère dans Jean, et quantité d'autres corrections mineures. Une fois au pouvoir, l'Église défendra son orthodoxie et gardera toute la tradition. Les conciles ne feront que préciser l'orientation de la nouvelle religion. Sera-t-elle plus ou moins orientale, dualiste, organisée, romaine ? Ce sont les enjeux des conciles qui se tiendront du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'au grand schisme oriental au passage du millénaire, puis de la réforme, jusqu'à l'imprimerie et l'archéologie scientifique. À notre époque moderne, le dogme se construit toujours avec l'Immaculée Conception et ses implications lointaines.

Depuis bien longtemps, le Jésus historique est loin, très loin. Ses archétypes sont Judéens, Galiléens, Samaritains. La culture juive des premiers chrétiens les a habitués aux textes qui comportent une forte part de symbolisme et d'allégories, et qui sont par nature destinés à être interprétés, commentés et déclinés<sup>23</sup>. Jésus était un oriental pour lequel *oui* voulait dire selon le cas *certainement, peut-être, éventuellement, c'est possible, pourquoi pas* ou *on verra* ! En revanche, les inventeurs du christianisme étaient imprégnés d'esprit grec, occidental, rationaliste. Pour eux, un chat, c'est un chat. Lucien d'Antioche a ainsi justifié la divinité de Jésus, prenant Matthieu au pied de la lettre : *Si vous refusez de vous en rapporter à mon témoignage sur la divinité de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à consulter vos annales et vos archives, vous y trouverez que du temps de Pilate, pendant que le Christ était mis à mort, le soleil disparut et l'univers fut enseveli dans les ténèbres en plein midi*. Lucien veut y voir un

---

<sup>23</sup> Deux écoles théologiques ont poussé à l'extrême ces notions : l'école d'Antioche avec une méthode historico-littérale, sa concurrente, l'école d'Alexandrie, avec une méthode allégorique.

événement historique. Et quand à l'occasion d'un repas, Jésus dit : *ceci est mon sang*, c'est qu'il n'a pas dit *ceci représente symboliquement mon sang*. Et donc ce vin est bien son sang. Pour faire passer l'absurdité du propos, on inventera un mot : c'est son sang *sous les espèces* du vin et son corps *sous les espèces* du pain. Augustin en rajoutera. Pour ne pas se renier, l'Église consolidera l'édifice et y ajoutera toute son autorité. Au siècle de la raison, elle poussera le ridicule jusqu'à justifier la foi par la raison, et passera insensiblement du *j'ai foi en Dieu* à *je prouve la réalité de Dieu*. Et son historicité par la même occasion.

Tout a une fin. La situation est désormais intenable et la santé déclinante du christianisme, bien visible dans la crise des vocations, témoigne de la difficulté à convaincre les foules du XXI<sup>e</sup> siècle avec un discours conçu pour le IV<sup>e</sup>.